

Coleman Hughes: «Nous vivons un nouveau racisme où tout ce qui est blanc est jugé mauvais»

Par [Adrien Jaulmes](#)

Publié le 10/05/2024 à 06:00, mis à jour hier à 08:39



Coleman Hughes. Zach Gibson/Getty Images/AFP

ENTRETIEN - L'essayiste afro-américain dénonce l'obsession progressiste contemporaine pour la race comme «un néoracisme destructeur».

Dans son premier livre, «The End of Race Politics : Arguments for a Colorblind America» («La fin de la politique raciale, plaidoyer pour une Amérique indifférente à la couleur », non traduit), l'essayiste afro-américain dénonce l'obsession progressiste contemporaine pour la race comme «un néoracisme destructeur », préparant une société infernale où la couleur de peau est considérée comme le critère fondamental.

LE FIGARO. - Vous dites que le concept de race vous ennue, mais que vous avez dû écrire sur ce sujet parce qu'il vous a «choisi ». Comment cela s'est-il produit ?

Coleman HUGHES. - Le sujet de la race ne m'a jamais intéressé. Enfant, j'avais des amis de toutes les couleurs, mais je ne les considérais pas comme appartenant à telle ou telle race. Je ne les considérais pas comme des amis blancs, asiatiques ou hispaniques, mais simplement comme des individus. Je m'intéresse à la musique, à la philosophie, pas à la race.

Puis, un jour, lorsque j'étais lycéen, j'ai été envoyé à un congrès intitulé «La Conférence des gens de couleur », où l'on enseignait que la race est un concept fondamental, et l'identité raciale une mystique que l'on doit vénérer. On y apprenait que la race donne accès à un ensemble de connaissances différentes. Autant d'idées auxquelles je n'avais jamais été confronté et qui m'ont semblé vraiment étranges et toxiques.

Lorsque j'ai été admis à l'université de Columbia en 2015, j'ai découvert que cette philosophie de la race était devenue la nouvelle norme. J'étais alors un jeune étudiant noir qui essayait d'établir des relations sur la base d'intérêts communs, la musique, la philosophie, toutes les choses que j'aimais. Mais, tous les jours, je lisais dans le journal de l'université que la suprématie blanche régnait sur le campus et que les étudiants noirs étaient quotidiennement confrontés au racisme.

On rapportait presque tous les jours une forme ou une autre d'incident racial, une micro-agression. Tout me disait que je devais être une victime. Or cela me semblait complètement détaché de la réalité et, notamment, de celle de l'université de Columbia, qui est l'un des endroits les moins racistes de la terre ! J'ai donc commencé à m'interroger sur le décalage entre réalité et rhétorique. C'est ce qui m'a amené à

écrire ce livre. En d'autres termes, je n'ai pas demandé à participer à cette conversation, elle est venue à moi.

Vous dénoncez l'obsession raciale des mouvements antiracistes comme une nouvelle forme de racisme.

Oui, c'est un nouveau racisme au sens où cette philosophie se résume à considérer tout ce qui est blanc comme mauvais, et tout ce qui n'est pas blanc, le fait d'être noir ou de couleur comme conférant une forme de supériorité morale, de connaissance accrue. En découle l'idée que tout notre système juridique ou nos politiques publiques devraient pratiquer une discrimination basée sur la race, afin de rectifier le passé et ses injustices, pour parvenir à une égalité réelle.

Je qualifie cet ensemble de croyances de néoracisme, pour la simple raison qu'elles correspondent exactement à la définition du racisme telle qu'elle était utilisée pendant la lutte pour les droits civiques. Martin Luther King Jr définissait le racisme comme une doctrine basée sur l'infériorité congénitale des personnes. Il tenait pour acquis que les Noirs comme les Blancs pouvaient être racistes et, plus d'une fois au cours de sa vie, il a déclaré que la suprématie des Noirs serait tout aussi néfaste que la suprématie des Blancs. Je pense qu'il s'agit d'une définition du racisme très sensée et sage, formulée par quelqu'un qui connaissait le sujet.

C'est du racisme lorsqu'il est dirigé contre les Noirs, et c'est du racisme quand il est dirigé contre les Blancs, et c'est aussi du racisme lorsqu'il est dirigé contre les Asiatiques, les Hispaniques

Ainsi, lorsqu'on lit le livre à succès de Robin DiAngelo, Fragilité blanche (White Fragility), où elle explique qu'elle s'efforce d'être « moins blanche », c'est-à-dire, selon elle, moins ignorante, cela me semble être un parfait exemple de racisme et de stéréotype antiblanc, normalisés au nom de la lutte contre le racisme.

Mon livre consiste essentiellement à appeler un chat un chat et à dire : désolé, c'est du racisme lorsqu'il est dirigé contre les Noirs, et c'est du racisme quand il est dirigé contre les Blancs, et c'est aussi du racisme lorsqu'il est dirigé contre les Asiatiques, les Hispaniques, etc. Nous ne pouvons pas avoir deux ou trois standards différents à propos du discours public que nous tolérons. Nous devons être plus cohérents, si nous voulons vivre ensemble en tant que races et ethnies différentes au sein d'une même nation.

Vous remettez même en question les thèses centrales des politiques antiracistes, comme celle du racisme exprimé par la violence policière ?

Les meilleures études suggèrent que les policiers sont plus enclins à interpellier les suspects noirs et à les malmenner. Mais ils ne sont pas plus enclins à tirer sur les suspects noirs, ni à les tuer. Le récit dominant à partir de 2013, porté par les mouvements comme Black Lives Matter, est faux à presque tous les égards. Il est faux de dire que la police tire sur les hommes noirs et les tue plus que les blancs. On ignore les nombreux incidents tragiques au cours desquels des suspects blancs non armés ont été abattus.

La question a donc été présentée comme un problème racial, alors qu'en réalité il s'agit d'un problème lié à la police en général et à la violence de la criminalité dans un pays où règne la culture de l'arme à feu, et au fait que les policiers ne sont presque jamais punis. Black Lives Matter avait raison sur ce dernier point, mais la réponse à ce problème, qui a été d'enlever aux policiers une partie de leurs pouvoirs et de leurs budgets, a entraîné une réduction des forces de police, et encouragé la criminalité et les criminels, particulièrement dans les quartiers noirs et hispaniques.

Cela résume assez bien les autres aspects de ce soi-disant antiracisme : quelques éléments de vérité, mais mélangés à des réactions très émotionnelles, pour prôner des politiques qui finissent par faire le plus grand mal à ceux que l'on prétend protéger.

Ces doctrines antiracistes sont dorénavant institutionnalisées dans les écoles, les universités, les entreprises, pour former ce que vous décrivez comme une industrie de l'antiracisme; le phénomène est-il réversible ?

Ce secteur, qualifié de DEI (diversité, équité et inclusion), a explosé dans les années 2020-2021. On a assisté depuis à une réduction des effectifs et à un retour en arrière, au cours de l'an dernier en particulier, ce qui est une bonne chose. L'essor du DEI était absolument exagéré, et son activité n'a jamais été très claire. Mais il existe toujours une industrie assez importante qui permet à certains de faire des carrières basées sur la culpabilité blanche et de gagner beaucoup d'argent.

Les organismes publics, les municipalités paient des spécialistes de l'antiracisme pour enseigner des absurdités aux enfants dans les écoles

Les organismes publics, les municipalités paient des spécialistes de l'antiracisme pour enseigner des absurdités aux enfants dans les écoles, comme nous l'avons vu à San Francisco avec l'organisation appelée Woke Kindergarten (le jardin d'enfant Woke), qui enseigne dès l'âge de 5 ans à des enfants qui parlent à peine l'anglais comme seconde langue à quel point il est crucial de penser à leur race. Ou bien à New York, où le chancelier à l'éducation de la municipalité, Richard Carranza, avait affecté quelque 20 millions de dollars à la lutte contre les préjugés implicites et la discrimination raciale, pour les enseignants des écoles publiques de la ville.

On apprenait dans cette formation que l'enseignement basé sur l'écrit et la recherche de l'excellence appartenaient à une culture de la suprématie blanche, laissant entendre que les enfants noirs et les enfants hispaniques ne devraient pas être soumis aux mêmes exigences. C'est une idéologie empoisonnée, obsédée par la race, de la pire façon qui soit.

Il existe sans doute une bonne version des politiques de DEI qui doit être encouragée, mais les autres doivent disparaître, que ce soit dans la culture ou la législation.

Vous prônez comme alternative l'indifférence à la couleur : comment définissez-vous ce terme ?

J'utilise cette expression pour décrire le fait d'essayer de traiter les gens sans tenir compte de leur race, dans nos vies personnelles et dans nos politiques publiques. Le système français est connu pour prôner l'indifférence à la couleur, et je crois savoir que le gouvernement ne peut même pas demander à un citoyen à quelle race il appartient. Mais, dans le contexte américain, nous sommes tellement habitués à penser en termes de race que nous ne pouvons pas faire semblant de ne pas la voir et nous ne devrions pas feindre de l'ignorer.

Les détracteurs du «color blindness» dénoncent cette pratique au mieux comme une philosophie naïve et idéaliste, au pire comme destinée à masquer la suprématie blanche. C'est pourquoi j'ai essayé de clarifier ce qu'est réellement cette «indifférence». Il ne s'agit pas de faire semblant de ne pas voir le racisme, mais de décider s'il est une raison pour traiter les gens différemment ou non. Mon argument est que si vous répondez non à cette deuxième question, c'est que vous êtes en faveur de cette indifférence à la couleur.